



Y a-t-il une vie après la littérature ?

À supposer que les livres meurent, et la littérature *a fortiori* ; que tout ce beau matos s'épuise dans les dix, vingt, trente années à venir, supplanté par le bulldozer technologique et le lobby bouddhiste, est-ce si grave ? Il est arrivé à de grands lecteurs de délaisser leur passion prétendument inextinguible pour s'adonner à la pêche à la truite. Nul n'en est mort que des truites.

|| Peut-on être et avoir été écrivain ?

On a connu aussi des écrivains qui cessaient d'écrire et n'en mouraient pas. Peu nombreux, il faut le reconnaître. Peu d'exemples d'auteurs qui, trouvant vraiment lamentables leurs derniers livres, ou vain d'en écrire, rachètent un débit de boissons dans le Cotentin ou l'Arkansas. À croire qu'on y prend goût, à cette connerie. À croire surtout, s'il était encore nécessaire de s'en convaincre, qu'écrire ne cause pas des maux de ventre ou d'âme si insupportables.

Saluons donc les rares démissionnaires : Salinger, Walser, Wilde... Par chez nous : Chamfort, qui ne se remit jamais du succès de *Manureva* ; Paul-Loup Sulitzer, mais son accident cérébral l'y aida bien ; Crébillon fils, mais sa mort l'y aida bien ; Denis Boulard mais le refus de quatre manuscrits l'y aida bien. Sans cela les écrivains s'accrochent comme des moules au rocher de l'écriture. Comme à son septième mandat un maire octogénaire.

Ne pas négliger quand même les écrivains suicidés. Comme il se doit, la mode se développe après la bascule romantique. Notamment après

que l'Allemagne de la fin du XVIII^e eut vu fleurir puis dûment périr de multiples clones du jeune Werther⁹. Ça ne s'arrêtera plus. Rien qu'au XX^e siècle, trois écrivains ont mis fin à leurs jours (Pavese, Zweig, Gary). Et encore, sans doute y en a-t-il eu davantage car une grande proportion de suicidés négligent de faire une déposition ou nient l'évidence. Hemingway ne nous fera pas croire qu'une balle s'est retrouvée dans son crâne suite à une corrida dramatique. Le taureau n'a pas droit aux armes à feu.

Vu le nombre très réduit de désertions, la thèse de la nécessité revient en force. Un truc du genre : l'écrivain ne cesse jamais d'écrire parce qu'écrire engage tout son être, parce qu'écrire lui est vital. J'en connais qui ne se gênaient pas pour périr de la sorte. Mais je sais comment leur rabattre le caquet. Je sais la fausse note qui ruinera leur concerto pour trompettes. Terriblement fausse, terriblement pas discrète, coup de clairon rigolard d'un bidasse éméché.

|| Rimbaud ?

Oui, c'est bien cela. Vous avez deviné. Vous êtes cultivé. Vous avez lu des livres.

Le clairon s'appelle Arthur, il fut poète puis marchand. Poète deux ans, marchand deux décennies, on voit où alla sa préférence. Les spiritualistes s'affolent, font semblant de ne pas voir. Un des plus grands poètes, celui qui incarne la poésie, celui dont le nom veut dire poésie en français, celui-là et pas un autre abandonne son art à peine l'a-t-il effleuré. André Chénier, encore, on aurait compris, on aurait pu gommer le scandale, relire quelques vers et dire « vous voyez bien c'était pas son truc la poésie, regardez moi ces alexandrins mal fagotés c'est du travail de cochon, franchement il a bien fait de tout plaquer ». Mais Rimbaud ! L'homme pour qui la pratique poétique exige une rupture absolue avec la vie conforme. À l'école on lit et relit les textes où il le dit et redit. Le voyant ! Le dérèglement de tous les sens ! Toutes choses qu'il a reniées et qu'on lit et relit pour conjurer la suite, comme des parents se repassent une VHS de leur bébé pour oblitérer le tueur en série qu'il est devenu.

9. N. d. a. : héros dépressif imaginé par Goethe.
N. d. é. : le terme dépressif est réducteur.
N. d. a. : de quoi j'me mêle.



On lui en voudrait presque. Petit con.

On cherche à sauver la face. Organise une contre-offensive. Se réunit en cellule de crise au milieu de la nuit pour pondre une version officielle qui rende la pilule plus facile à faire avaler. Pas trop de crainte à avoir, le dossier est entre de bonnes mains. Comme si Monsieur Monsanto instruisait le procès des OGM, les gens qui vont régler le cas Rimbaud sont du sérail, poètes eux-mêmes ou pas loin. Toujours le monopole de l'évaluation littéraire laissé aux littéraires, qui évidemment ne vont pas s'amuser à raconter que Rimbaud s'est rendu compte *in vivo* que la poésie vous rendait maboul et inapte à vivre. Au contraire ils vous expliquent que c'est en poète que Rimbaud a quitté la poésie, que ce fut là le geste poétique par excellence, la poésie hissée à son absolu de silence. Le silence de Rimbaud c'est encore du Rimbaud, comme on dit de Mozart. Et voilà, clic-clac, dossier verrouillé, affaire classée, malgré le scandale qui l'éclabousse, la souveraine littérature est reconduite sur le trône et fête ça par une orgie de caviar génétiquement modifié.



Parmi la caste littéraire, certaines voix s'élèvent pour défendre l'adolescent depuis l'intérieur de son geste, mais parfois en des termes si abscons que totalement improductifs, tel Char dans *Fureur et mystère* : *On ne peut pas, au sortir de l'enfance, indéfiniment étrangler son prochain [...] Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Nous sommes quelques-uns à croire sans preuve le bonheur possible avec toi.*

Autoportrait d'Arthur Rimbaud en Abyssinie, 1880-1889.



Merci René, mais autant d'habitude on peut discuter, autant là vraiment tu nous aides pas. De toute façon, m'étonnerait pas qu'il soit ici question, non du grand départ définitif vers l'Orient, mais du départ originel de Charleville vers une vie de bohème et d'absinthe si formidable et libératrice qu'elle gonfla Arthur au bout de trois mois.

À charge pour les citoyens livrés à eux-mêmes de mener leur contre-enquête, en se procurant des documents susceptibles de provoquer un rejugement. Où sont ces documents ? Pas plus loin que là devant ton nez. Pas moins accessibles que les textes du premier intéressé. Rimbaud en personne a très clairement expliqué pourquoi la poésie non merci pour moi c'est fini. Il l'a expliqué dans *Une saison en enfer*, dont on cite en première main des passages que lui-même cite pour les réprouver. Cela s'appelle du révisionnisme et c'est de bonne guerre, tout est bon pour sauver le soldat poète, faire tenir debout son pantin emblématique comme on portait les dignitaires du Kremlin jusqu'à la tribune d'où ils applaudiraient le défilé des SS20. Et puis l'URSS s'écroula comme un ivrogne.

Ainsi, *Alchimie du verbe* s'intègre à un ensemble titré *Délires*, où la poésie est dite une *folie*. Et si jamais le point d'exclamation auto-moqueur de *J'inventai la couleur des voyelles* ! n'empêche pas qu'on ait gravé dans le marbre la fameuse lettre à Izambard où Arthur actualisait ce programme assez bidon, lisons ceci : *La vieillesse poétique avait une grande part dans mon alchimie du verbe*. Ou encore ceci, qu'une exclamation ponctuée aussi, incrédule de tant d'enfantillages heureusement révolus : *Puis j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots* ! (► texte p. 291).

Au moment où il écrit *Une saison en enfer*, Rimbaud n'y est déjà plus. A déjà un pied dans la prose, avec le stupéfiant récit nommé « Vierge folle » (► texte p. 292) et sa si prosaïque expression conclusive, exclamée encore : *Drôle de ménage* ! Déjà un pied dans le monde sans arrière-monde, dans le réel sans secret occulte, déjà exilé d'une sphère déconnectée qu'il quitte avec l'enthousiasme arrogant d'un bras d'honneur envoyé à un poursuivant qu'on sème. Ce poursuivant, c'est le poète qu'il fut : *Eh bien je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs. Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée* ! Déjà un pied de l'autre côté de l'Occident, en route vers des continents où il compte faire peau neuve, littéralement : *Ma journée est faite, je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons ; les climats perdus me tanneront.*

Nager, broyer l'herbe, chasser, fumer surtout ; boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant – comme faisaient ces chers ancêtres autour des feux. Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux ; sur mon masque on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or ; je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds. Je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé.

Une saison en enfer était parti pour s'appeler *Livre nègre*. Il n'y a pas de nègre, il y a un devenir-nègre. Pour le petit blanc de Charleville, qui se sait d'une *race inférieure* et déplore son *mauvais sang* de Gaulois, cela veut dire se convertir à la force, s'ajuster positivement à un monde où il n'est de loi que dans ces rapports de force qu'il se délectera à décortiquer dans sa lettre au directeur du Bosphore égyptien (► texte p. 292).

Renonçant à la verticalité poétique, Rimbaud se dissémine dans l'horizontalité des calculs de commerce et d'influence. L'immanence terre-à-terre des besoins et des manœuvres pour les satisfaire : *faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse, danse*. La faim et la danse sur le même plan, parce qu'enrôlés à parts égales dans les affaires du corps. *Le paysan rendu au sol* l'est aussi et d'abord à son corps, à sa propre unité non séparée : *et il me sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps*. Ce sont sans doute les derniers mots écrits par Rimbaud poète, alors qu'il ne l'est plus et s'est remis entre les mains favorablement sales de la vie. Juste au-dessus, il y avait eu *Matin* (► texte p. 294) et son adresse conclusive à lui-même et à ses frères esclaves, nous autres, humiliés et puissants, bientôt morts mais terriblement vifs.

TEXTES

Arthur Rimbaud

Alchimie du verbe

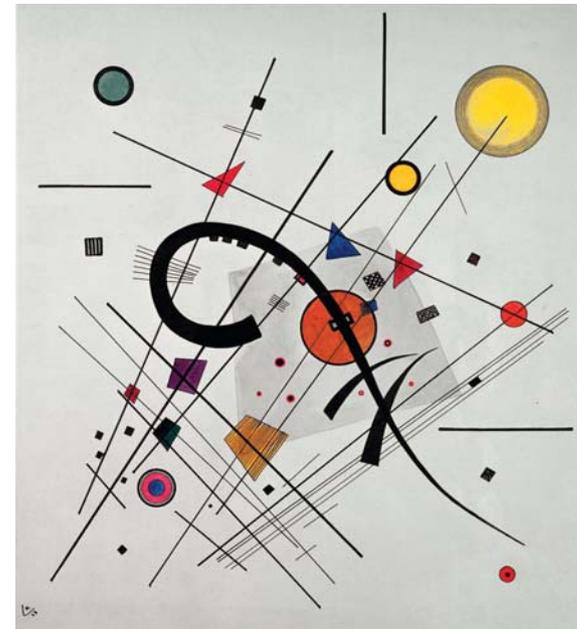
À moi. L'histoire d'une de mes folies.

Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs.

Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements.

J'inventai la couleur des voyelles ! – *A* noir, *E* blanc, *I* rouge, *O* bleu, *U* vert. – Je réglai la forme et le mouvement de chaque



Grey Square,
Wassily Kandinsky,
1923.



consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction.

Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

📖 La vieillerie poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe.

Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac ; les monstres, les mystères ; un titre de vaudeville dressait des épouvantes devant moi.

Puis j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots !

Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit. J'étais oisif, en proie à une lourde fièvre : j'enviais la félicité des bêtes, – les chenilles, qui représentent l'innocence des limbes, les taupes, le sommeil de la virginité !

Une saison en enfer, 1873.

Lettre au directeur du Bosphore égyptien

📖 Pour en revenir à la question des débouchés, il est à observer que l'importante saline de Cheikh Othman, faite près d'Aden, par une société italienne, dans des conditions exceptionnellement avantageuses, ne paraît pas encore avoir trouvé de débouché pour les montagnes de sel qu'elle a en stock.

Le ministère de la Marine a accordé cette concession aux pétitionnaires, personnes trafiquant autrefois au Choa, à condition qu'elles se procurent l'acquiescement des chefs intéressés de la côte et de l'intérieur. Le gouvernement s'est d'ailleurs réservé un droit par tonne, et a fixé une quotité pour l'exploitation libre par les indigènes. Les chefs intéressés sont : le sultan de Tadjourah, qui serait propriétaire héréditaire de quelques massifs de roches dans les environs du lac (il est très disposé à vendre ses droits) ; le chef de la tribu des Debné, qui occupe notre route, du lac jusqu'à Hérer, le sultan Loïta, lequel touche du



Gouvernement français une paie mensuelle de cent cinquante thalers pour ennuyer le moins possible les voyageurs ; le sultan Hanfaré de l'Aoussa, qui peut trouver du sel ailleurs, mais qui prétend avoir le droit partout chez les Dankalis, et enfin Ménélik, chez qui la tribu des Debné et d'autres apportent annuellement quelques milliers de chameaux de ce sel, peut-être moins d'un millier de tonnes. Ménélik a réclamé au Gouvernement quand il a été averti des agissements de la société et du don de la concession. Mais la part réservée dans la concession suffit au trafic de la tribu des Debné et aux besoins culinaires du Choa, le sel en grains ne passant pas comme monnaie en Abyssinie.

Notre route est dite route Gobât, du nom de sa quinzième station, où paissent ordinairement les troupeaux des Debné, nos alliés. Elle compte environ vingt-trois étapes, jusqu'à Hérer, par les paysages les plus affreux de ce côté de l'Afrique. Elle est fort dangereuse par le fait que les Debné, tribus d'ailleurs des plus misérables, qui font les transports, sont éternellement en guerre à droite avec les tribus Moudeïtos et Assa-Imara et à gauche avec les Issas Somali.

Au Hérer, pâturages à une altitude d'environ 800 mètres, à environ soixante km du pied du plateau des Itous Gallas, les Dankalis et les Issas paissent leurs troupeaux en état de neutralité généralement.

De Hérer on parvient à l'Hawach en huit ou neuf jours. Ménélik a décidé d'établir un poste armé dans les plaines du Hérer pour la protection des caravanes ; ce poste se relierait avec ceux des Abyssins dans les monts Itous.

L'agent du roi au Harrar, le Dedjazmatche Mékounène, a expédié du Harrar au Choa par la voie de Hérer les trois millions de cartouches Remington et autres commissions que les commissaires anglais avaient fait abandonner au profit de l'Émir Abdoullahi lors de l'évacuation égyptienne.

Lettres de la vie littéraire de Rimbaud, 1931, posthume.



Matin

❏ N'eus-je pas *une fois* une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuilles d'or, – trop de chance ! Par quel crime, par quelle erreur, ai-je mérité ma faiblesse actuelle ? Vous qui prétendez que des bêtes poussent des sanglots de chagrin, que des malades désespèrent, que des morts rêvent mal, tâchez de raconter ma chute et mon sommeil. Moi, je ne puis pas plus m'expliquer que le mendiant avec ses continuels *Pater* et *Ave Maria*. *Je ne sais plus parler !*

Pourtant, aujourd'hui, je crois avoir fini la relation de mon enfer. C'était bien l'enfer ; l'ancien, celui dont le fils de l'homme ouvrit les portes.

Du même désert, à la même nuit, toujours mes yeux las se réveillent à l'étoile d'argent, toujours, sans que s'émeuvent les Rois de la vie, les trois mages, le mur, l'âme, l'esprit. Quand irons-nous, par delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer – les premiers ! – Noël sur la terre !

Le chant des cieux, la marche des peuples ! Esclaves, ne maudissons pas la vie.

Une saison en enfer, 1873.



Fin du monde, miniature du XV^e siècle, Christoro de Predis.